

## La télé malade de notre santé

Yves Rousseau

---

Number 66, April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22762ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Rousseau, Y. (1993). La télé malade de notre santé. *24 images*, (66), 33–34.

# LA TÉLÉ MALADE DE NOTRE SANTÉ

*par Yves Rousseau*

LE DISCOURS QUI CROIT RENDRE NOTRE SOCIÉTÉ MOINS VIOLENTE EN RESTREIGNANT LA DIFFUSION D'ÉMISSIONS VIOLENTE À LA TÉLÉVISION PASSE À CÔTÉ DE L'ESSENTIEL, CAR SI ON CHASSAIT AVEC AUTANT DE ZÈLE LA STUPIDITÉ ET LA BÊTISE DES PROGRAMMES QU'ON EN EXPURGE LA VIOLENCE, IL NE RESTERAIT PLUS GRAND-CHOSE À L'ÉCRAN.

**S'**il est statistiquement vrai qu'il y a actuellement davantage de crimes avec violence qui sont rapportés aux autorités qu'en 1960 et qu'il est aussi vérifiable que chaque quidam passe plus d'heures devant sa télé, je ne vois pas comment on peut établir un lien direct de cause à effet entre le second et le premier de ces phénomènes. Du moins pas quant au type de violence habituellement mis en cause par le discours pour une télé moins violente: la représentation explicite de viols, meurtres, explosions, bagarres, flots de liquide rouge et autres éviscérations. Il n'est pas non plus certain que l'augmentation de la quantité de représentations d'actes de violence au petit écran soit proportionnelle à celle de la criminalité<sup>1</sup>.

Il y a aussi cette question qu'on ne soulève jamais: par quoi va-t-on remplacer cette représentation d'actes violents? S'il y en a tant qu'on le prétend, cela va faire de sacrés pans de programmation à revamper. Aurons-nous droit à de la vidéo d'auteur? Du François Girard, du Robert Morin, du Bélanger/Chouinard?

Le grand problème, l'alibi des partisans des contrôles accrus du contenu, ce sont les enfants. Prenons d'abord les émissions conçues ici pour les jeunes, qui sont infiniment moins violentes qu'à l'époque des bastonnades du Pirate Maboule ou de la Ribouldingue et encore, cela n'est rien à côté des dessins animés de l'époque. En ce qui concerne les émissions produites ailleurs, j'ai été gavé (et je me régale encore) de cartoons de Tex Avery, Chuck Jones, Walter Lanz (Woody Woodpecker), Hanna et Barbera (Tom and Jerry) et Dave Fleisher (Popeye), qui sont parfois d'une violence et d'une agressivité telles qu'on ressort lessivé d'une séance de Tex Avery à la Cinémathèque. On ressort lessivé mais heureux, comme après un match de tennis serré. Et on n'a surtout pas envie de régler ses problèmes personnels à coups de raquette sur la gueule de son prochain.

On parle de plus en plus d'enfants qui commettent ou sont victimes de crimes graves. C'est une chose abominable en soi et c'est notre devoir de la prévenir dans la mesure du possible.

Évidemment, certains esprits forts s'empresstent d'accuser l'influence de la violence à la télé. D'accord, parlons d'effets néfastes de la télé, mais soyons conséquents et poussons un peu plus loin. Il est un effet abominable et qui touche beaucoup plus de jeunes que les coups reçus ou donnés soi-disant sous l'influence de la télé. Il s'agit d'un crime en série qui ne fait pas les manchettes car il est perpétré en douce. Pas de sang, pas de traces. Le fait est qu'une génération entière a de plus en plus de difficulté à se concentrer plus d'une demi-heure de suite sur le sujet le moins abstrait. Demandez à n'importe quel enseignant. Il y a un lien troublant entre cette difficulté à se concentrer à moyen et long terme et la structure de l'ensemble de la programmation télévisuelle, même (et surtout) celle spécifiquement destinée aux enfants. Montage ultrarapide, rythme saccadé, pas de plans de plus de cinq-six secondes, pas de chansons de plus de trois minutes, six pubs de trente secondes, une entrevue de quatre minutes, un reportage de deux minutes, etc.. Si vous ajoutez les films-cassettes, le Nintendo et l'ordinateur au temps moyen passé en une semaine par chaque jeune devant le fenestron de la télé, vous arrivez sans doute à une somme qui frise et même dépasse la semaine de boulot d'un honnête travailleur. Ça fait énormément de temps passé devant des écrans où tout défile de plus en plus vite et est servi prédigéré.

S'en prendre à la représentation de la violence à la télé c'est refuser de voir le vrai problème, qui est dans la nature sérielle, foncièrement répétitive de la télé. Diaboliser la représentation d'actes de violence au petit écran, c'est tenter de nier que notre société est basée sur un principe de dépense d'argent, qu'il soit gagné (durement ou facilement), emprunté ou volé. Dépense faite en vue d'accumuler des biens qui seront consommés/consommés et ainsi de suite.

Le débat sur la violence à la télé est un faux problème, tout comme celui du sensationnalisme, que la télé pratique avec ferveur. Tout ce qui passe à la télé y passe pour attirer l'attention

*Diaboliser la représentation  
d'actes de violence au petit écran, c'est tenter  
de nier que notre société est basée  
sur un principe de dépense d'argent,  
qu'il soit gagné (durement ou facilement),  
emprunté ou volé.*

et ce type de surenchère est dans la nature même du médium. Pensons à l'enchaînement de beaux discours outrés et vertueux qui ont fait tourner le ronron médiatique à la suite du passage de M. Gérard Étienne à l'émission de Denise Bombardier. On a glosé pendant des heures, on a noirci des pages sur le jus de tomate mais personne ne s'est demandé pourquoi les flics, qui étaient au courant de menaces sérieuses contre la personne de M. Étienne, n'étaient pas au rendez-vous pour le protéger. Des choses réelles et graves se produisent et dégènèrent en un débat sur le sensationnalisme dans les médias. Voilà comment on évacue les vrais problèmes.

Plus elle se veut rassurante avec ses codes d'éthique et ses velléités d'autocensure, plus la télé m'inquiète car elle se fait de plus en plus sournoise et raffinée. La télé me parle souvent de santé et devient de plus en plus aseptisée. Une charmante présentatrice m'informe avec discours médical à l'appui qu'il faut consacrer ma vie à être en santé, ce qui est déjà contradictoire avec le fait de passer des heures évaqué dans mon sofa. La télé est malade de ma santé et le sourire télévisuel rappelle à la fois celui de Dracula et la séduction d'Hannibal Lecter (voir *24 images* n° 65, La télé). La télé cherche à me pomper quelque chose et je crois que c'est à la fois mon fric, mon temps et, pourquoi pas, mon âme. Elle cherche à me convertir à sa religion.

La télévision québécoise est sans doute une des plus politiquement correctes de la planète. La plupart des émissions sont dégoulinantes de gentillesse et de bons sentiments. Prenons les «talk shows» où tous les invités sont tellement «fins pis beaux» et talentueux, les animateurs paternalistes dénués de la plus petite part de sens critique. Benezra, Desautels, Coallier et L'Heureux aiment tout le monde, ce sont les apôtres de l'amour infini. En tant que peuple, il faut vraiment manquer de confiance en soi pour avoir sans cesse à se livrer à des séances de renforcement positif cathodique. Les animateurs de «talk show» sont en fait des motivateurs chargés de lancer périodiquement les indispensables «vas-y, lâche pas, c'est bon ce que vous faites, on aime ça, on a donc du talent au Québec, continuez» et tutti quanti. La larme kitsch n'est jamais loin et cette irruption fréquente du pathos dans les shows télé est typique d'une culture qui en est encore largement au stade du mélodrame. La petite Aurore n'est pas loin et chaque entrevue de Céline Dion est un rappel de la formule disant qu'on peut sortir une fille de l'Est mais pas l'Est de la fille.

Tout aussi dégoulinants sont l'immense majorité des téléromans québécois où surnagent les séries de Victor-Lévy Beaulieu

(Montréal, PQ cette année) comme de magnifiques verrues sur la belle peau lisse de la programmation habituelle. Pas étonnant que les téléromans de Lévy Beaulieu soient très écoutés, et leur popularité s'explique par le même phénomène que le succès de *Taquinson la planète* (émission souvent bâclée, au rythme déficient, mais qui a le mérite de gratter les plaies de temps en temps). Le public réclame sa part de méchanceté, trop souvent cantonnée aux émissions dites d'humour. Cette méchanceté est d'ailleurs la seule raison qui pourra, un peu, me faire regretter la disparition de *La bande des six*. Mais la dérision reste trop rare à la télé. Pour que l'épisode du matricide avorté de *Jamais deux sans toi* déclenche un tel émoi médiatique, il faut que notre télé soit d'habitude tellement douce et gentille, qu'il ne s'y passe pas grand-chose de remuant.

Il ne faut pas oublier que si on veut se faire raconter des histoires (et c'est ce que nous recherchons tous en ouvrant un livre, en regardant un film ou en écoutant la télé), il faut prendre le risque d'être exposé à des conflits. À la source de toute narration, de toute littérature, de toute histoire depuis la nuit des temps il y a des conflits. Le chant de Gilgamesh, la Bible, *l'Illiade*, les textes fondateurs de toute littérature sont des récits de conflits violents souvent fort juteux. Faut-il interdire Homère sous prétexte que Grecs et Troyens s'y étripent à pleines pages? On répondra que Rambo n'est pas Ulysse, c'est indéniable, mais le jugement doit en revenir ultimement au spectateur, sinon c'est un pas de plus vers son infantilisation.

Le monde des médias qui est représenté dans *Scoop* en arrive même à se faire passer pour le contraire de ce qu'il est: Robin des Bois. Le problème c'est qu'en règle générale, la télé prend aux pauvres pour donner aux riches. Elle prend non seulement leur argent par le biais de la consommation de tout ce qui s'y annonce et forcément se paye; mais elle prend surtout du temps. Au Québec, c'est près de 25 heures par semaine par tête de pipe, 1300 par année, 91 000 heures en 75 ans. 91 000 heures qui ne seront pas utilisées à lire, écouter de la musique, faire l'amour, travailler, faire la fête, dormir, être au grand air, jouer avec ses enfants, apprendre un instrument de musique, voyager, etc. Tant qu'à redonner sa virginité à la télé en bannissant les signes visibles de la violence, je commence à croire qu'il faudrait réduire dramatiquement l'ensemble de la programmation à quelques heures par jour. On y perdrait moins de temps; et là aussi réside une violence particulièrement retorse.

La télé est un Moloch auquel on sacrifie 10 années de notre vie. En échange de quoi? ■



1. En ce qui concerne l'analyse des diverses études scientifiques sur l'influence de la télé sur les comportements violents, il faut lire l'excellent article de Jacques de Guise, «La télévision: un bouc émissaire», dans le numéro hiver 93 du magazine *Contact*, publié par l'Université Laval.